L'incendie des cathédrales à travers l'histoire (2)

I. Incendies de la cathédrale de Chartres



La cathédrale de Chartres, détail d'une gravure de la ville du XVII^e siècle.

Notre-Dame de Chartres a connu plusieurs incendies dès une haute époque. Celui du 10 juin 1194 provoqua la ruine partielle de l'église dite « de Fulbert » (1006-1028), grand édifice plafonné, qui avait succédé à la cathédrale incendiée le 5 août 962. Il fut endommagé à son tour par le feu une première fois le 17 octobre 1037 ¹. En 1194, le voile de la Vierge, relique insigne conservée dans la cathédrale, ayant échappé au feu, la ferveur populaire se joignit à la détermination du chapitre, en faveur de l'église

actuelle. Celle-ci fut réalisée en un temps record, le groscuvre étant achevé quelques trente ans plus tard ². La flèche en charpente qui coiffait la tour nord de la grande façade fut frappée par la foudre le 26 juillet 1506, puis remplacée par l'actuel « clocher neuf », en pierre, dû à Jean de Beauce de 1507 à 1513.



Incendie de la cathédrale de Chartres du 4 juin 1836, peinture de Jacques Fournier-Desormes.

L'incendie du 4 juin 1836 est dû, le plus probablement, à une imprudence lors de travaux dans les combles. Ces derniers furent entièrement consumés, ainsi que les beffrois des tours. Celui du sud, notamment, était remarquable par son ampleur et sa structure. On le connaît heureusement par l'intermédiaire d'un relevé de Viollet-le-Duc ³. La catastrophe a été déplorée par Victor Hugo, dont nous donnons ici quelques extraits du récit de sa visite :

... « Quant au dégât causé par l'incendie, quoi qu'on en ait dit dans les journaux, il est immense. J'en parle après avoir vu. J'ai visité l'église avec le plus grand scrupule, parfaitement anonyme, comme je fais toujours pour n'être influencé par aucune politesse...

Du reste, la cathédrale sans toit est d'un effet étrange et qui a sa beauté...

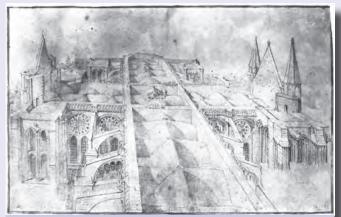


Tableau figurant rétrospectivement la cathédrale de Chartres en feu (anonyme, vers 1836).

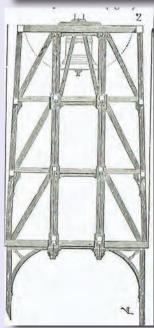
Vue du haut du grand clocher, la croupe incendiée et mise à nu est superbe. On dirait le dos d'un monstre énorme. Ce qui paraît singulier d'abord, quoiqu'on se l'explique ensuite par la réflexion, c'est que le plomb dont est revêtu le promenoir de la haute galerie qui circulait autour du toit est resté parfaitement intact, quoique si voisin de l'embrasement, que le plomb de la couverture en fusion a coulé dessus de toutes parts et y pend encore à l'heure qu'il est en mille stalactites qui brillent d'une façon charmante au soleil ».

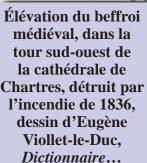
- 1. René Merlet La cathédrale de Chartres. *Petites Monographies des grands édifices de la France*. Paris (Laurens), 1909.
- 2. Brigitte Kurmann-Schwarz et Peter Kurmann *Chartres*, *la cathédrale*. Zodiaque (La Pierre-qui-Vire), 2001.
- 3. Eugène Viollet-le-Duc *Dictionnaire raisonné de l'architecture française, du XI^e au XVI^e siècle,* 10 vol., Paris, 1858-1868.

La charpente incendiée de Chartres a été remplacée par des combles en métal, les plus anciens du genre, en France.



Les voûtes de la cathédrale de Chartres, dépourvues de leur couverture, après l'incendie de 1836. Gravure de l'époque (Bibl. Mun. de Chartres).







Dessin en perspective par en-dessous du beffroi sud de la cathédrale de Chartres, détruit par l'incendie de 1836, dans : Viollet-le-Duc, Dictionnaire...

II. Incendies de la cathédrale de Nantes

Le 28 janvier 1972, le feu prenait aux combles de la cathédrale de Nantes, porté par le chalumeau d'un couvreur travaillant à la toiture ⁴. L'alerte est donnée à 16 h 18 et le feu éteint à 21 h 30. Mais c'est qu'il ne reste alors plus rien à disputer aux flammes, la charpente ayant été entièrement consumée. Heureusement, le feu ne s'est pas communiqué au beffroi. Les pompiers n'ont cessé leur travail que le lendemain à 10 h 38. Les voûtes ont bien résisté. L'État, propriétaire de l'édifice, a financé les restaurations, qui ont refait les charpentes et ont porté sur l'ensemble des maçonneries, avec ravalement et réfection des enduits internes. Une merveilleuse clarté intérieure souligne désormais la finesse et la robuste élégance de l'architecture flamboyante, très homogène, de cette très vaste et très belle cathédrale trop méconnue.

Mais elle n'a pas de chance. Le 18 juillet 2020, trois départs de feu ont lieu dans l'église en tout début de matinée. Ils ont pour auteur un bénévole, chargé de la... surveillance. L'origine criminelle du feu ne fait aucun doute, le coupable ayant avoué. Le grand orgue adossé au revers de la façade a été entièrement détruit. Cet instrument restera difficilement remplaçable, s'agissant d'un Girardet de 1621, enrichi par François-Henri Cliquot (1732-1790), qui le porta à 74 jeux. L'instrument avait subi une restauration en 1970. Le feu, maîtrisé en fin de matinée, a également abîmé le réseau de fenestrage central de la façade et le gâble de son portail, ainsi que diverses œuvres d'art à l'intérieur de la cathédrale.



Incendie de la cathédrale de Nantes, le 28 janvier 1972, restitution graphique anonyme.

^{4.} Pour les détails, se reporter en particulier aux informations diffusées par l'agence Ouest-France.

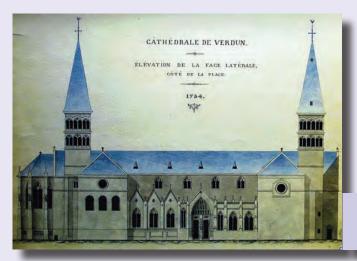


Incendie de la cathédrale de Nantes, 28 janvier 1972, photo Ouest-France.

Signalons qu'à Nantes encore, la charpente de la basilique néogothique Saint-Donatien a été en grande partie détruite par un incendie le 15 juin 2015, avec pour origine des travaux de soudure.

III. Incendies de la cathédrale de Verdun

Cette grande église romane, à deux vaisseaux transversaux et deux absides opposés de part et d'autre d'une longue nef, et dotée de quatre tours logées dans les aisselles des transepts, fut consacrée par le pape Eugène III en 1147. La construction, entreprise sous l'évêque Thierry (1049-1083), avait été complétée, vers 1140-45, par la reconstruction de l'abside orientale, avec ses deux tours. On voûta l'église d'ogives vers la fin du XIVe siècle, sous la direction du maître-maçon Pierre Perrat et l'on garnit alors de remplages gothiques les étroites baies de la nef romane. En outre, l'abside orientale fut également remplacée alors par un élégant polygone vitré.





Cathédrale de Nantes, flanc sud après reconstruction des combles, photo. A. Villes.

Au début du XVIII° siècle, l'église arborait ses quatre tours romanes sur deux étages très ajourés, dépassant fortement le niveau des combles, chacune coiffée d'une haute flèche pyramidale. Le 12 juillet 1717, la foudre les frappa côté nord, mais l'incendie fut maîtrisé, après avoir causé de gros dégâts aux deux clochers. Nouveau coup de foudre le 28 juin 1731, cette fois à la tour nord-est. Les dommages se limitèrent à la flèche et aux maçonneries hautes de ce clocher.

Le 10 août 1738, c'est le feu allumé par les ouvriers travaillant à la couverture en plomb de cette même tour, qui déclencha, vers 4 h du matin, un nouvel incendie. Celui-ci dévora tout ce qui était combustible dans cette tour et fit fondre les cloches. Par précaution, le chapitre envisagea de démolir les flèches et de les remplacer par des balustrades, mais il y renonça.

Le 2 avril 1755, vers 10 h du soir, la foudre frappa encore les clochers. Attisé par un vent violent, l'incendie consuma les flèches, les beffrois et les combles inférieurs et supérieurs et fit de gros dégâts aux chapelles extérieures Sainte-Walburge et Saint-Laurent. Les réparations qui suivirent furent l'occasion d'une mise au goût du jour complète de la cathédrale. Elle fut littéralement, intérieurement comme extérieurement, « rhabillée » en style baroque. De sa structure romane, il ne reste depuis lors presque rien de visible, et de ses parties gothiques, seules l'abside orientale et les grandes voûtes, ainsi que les chapelles latérales de la nef.

Cathédrale de Verdun, flanc nord, élévation de l'état antérieur aux grands incendies du XVIII^e siècle (d'ap. M. George).



Cathédrale de Verdun, flanc nord, projet de restauration (élévation sur le flanc nord) après l'incendie de 1755 (d'ap. M. George).

Le porche au flanc nord de celle-ci fut également rendu quasi méconnaissable en tant qu'œuvre médiévale. On transforma l'abside occidentale, affectée à une grande tribune pour l'orgue, un Nicolas Dupont de 1762-1768. Les tours orientales perdirent leurs hauts étages, pourtant conservés sur un projet de 1790. Celles de l'Occident furent modernisées dans le style de l'époque, sous forme de trois étages supérieurs nouveaux et d'une haute balustrade, avec baies cintrées géminées sur chaque face des deux derniers niveaux. Ces travaux énormes furent financés en grande partie par la générosité du riche chanoine de Plaine, responsable de l'effacement presque total des apparences médiévales de la cathédrale ⁵.

Les très importants dégâts de la Grande Guerre ont été causés en 1916 et 1917 par les obus allemands. Outre les maçonneries, la toiture et les voûtes furent très endommagées mais, chose surprenante, il n'y eut pas d'incendie.

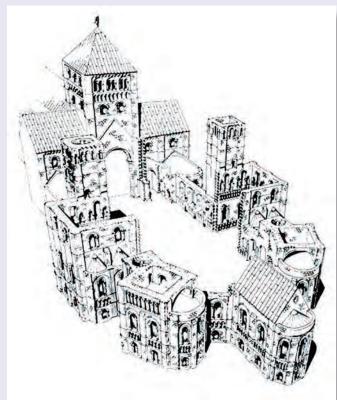


5. Michael George - La cathédrale de Verdun, des origines à nos jours. Éditions Universitaires de Lorraine, PUN (Nancy), 2013.

IV. Autres incendies de cathédrales

Le récit circonstancié de tous les incendies répertoriés dans des cathédrales serait fastidieux. Le sujet mérite, certes, une synthèse approfondie, mais qui n'a pas sa place ici. Nous voudrions seulement, pour compléter les quelques notices ci-dessus (et de la première partie de cette étude : voir les *Cahiers du Pélican*, n° 3, 2020), mentionner quelques exemples plus brièvement.

La cathédrale de Cantorbéry, église primatiale d'Angleterre, avait été reconstruite sous les archevêques Lyfing (1013-1020) et Aethelnoth (1020-1038), suite à son incendie et celui de la ville, survenus en 1011. Après la conquête de l'Angleterre en 1066, l'archevêque Lanfranc, nommé par Guillaume le Conquérant, fait reconstruire la cathédrale, ruinée par un nouvel incendie en 1067. Le style normand de l'édifice nouveau, consacré en 1077, peut être considéré comme une sorte de manifeste politique. Saint-Anselme (1033-1109) entreprend de rebâtir sur un plan beaucoup plus vaste les parties orientales de la cathédrale, qui furent terminées en 1130. Après l'assassinat, en 1170, de l'archevêque Thomas Beckett, vite canonisé, la

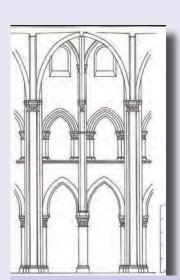


Cathédrale de Cantorbéry : les parties orientales conservées après l'incendie de 1174 (d'ap. S. Gasser).

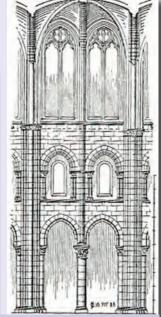
cathédrale bénéficie d'un pèlerinage important. L'édifice est de nouveau victime d'un incendie en 1174, et l'on confie la reconstruction de ses parties orientales, mais sur les fondations antérieures ⁶, à un architecte venu de France : Guillaume de Sens. Celui-ci, en s'inspirant fortement de la cathédrale sénonaise, primatiale des Gaules et de Germanie, et première grande cathédrale gothique en date, implante de façon décisive le gothique en Angleterre. Son successeur, dès 1179, Guillaume « l'Anglais », poursuivra son œuvre.

C'est par suite, déjà, d'un incendie survenu en 1131, que la reconstruction de la *cathédrale de Noyon* fut entreprise, vers 1140 ⁷. Sa toiture brûla en 1293, avec dommages aux voûtes et aux arcs-boutants. Ses combles furent rebâtis aussitôt. Le feu les anéantit encore, durant la Grande Guerre.

La cathédrale de Senlis 8 subit l'incendie complet - d'origine inconnue - de ses toitures en 1417,



Cathédrale de Senlis: restitution de l'élévation du maître-vaisseau, avant l'incendie de 1504 (d'ap. D. Vermand).



Cathédrale de Senlis, élévation après les restaurations consécutives à l'incendie de 1504 (d'ap. G. Dehio et G. von Bezold).

6. Stephan Gasser - Die Rolle der Sakraltopografie beim Wiederaufbau der Kathedrale von Canterbury nach dem Brand von 1174. « Architecture et sculpture monumentale du 12 au 14° siècle ». *Mélanges offerts à Peter Kurmann pour son 65° anniversaire*, Lang (Bern), 2006, p. 263-280.

7. Eugène Lefèvre-Pontalis - Histoire de la cathédrale de Noyon.

mais ses voûtes tinrent bon. Il n'en fut pas de même lors de celui de juin 1504, dû à la foudre. Il consuma toutes les charpentes et dura deux jours. Les voûtes du maître-vaisseau s'effondrèrent. On profita des réparations pour augmenter la hauteur des voûtes, des murs et des hauts fenestrages et pour reprendre la construction du transept, interrompue au milieu du XIIIe siècle. Le concepteur des travaux fut Martin Chambiges, maître-maçon déjà chargé d'ouvrage dans les cathédrales de Sens, Troyes et Beauvais, aidé par son gendre Jean de Damas. Les combles reçurent leur couverture de plomb en 1514 et 1515. Une petite flèche couverte d'ardoise fut dressée sur la croisée.

Le cas de *la cathédrale d'Orléans* est l'un des plus tragiques. Entrepris en 1287 sur un projet grandiose,

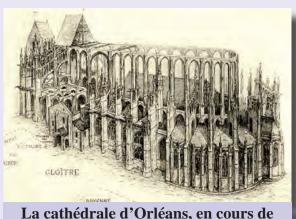


La cathédrale d'Orléans, inachevée et dotée de sa grande flèche, gravure schématique, montrant l'état antérieur aux destructions de 1568 (d'ap. G Chenesseau).

Bibliothèque de l'École des Chartes, t. 60, 1899, p. 457-590, t. 61, 1900, p. 124-172 et p. 283-300 ; Charles Seymour – La cathédrale de Noyon au XII° siècle. Bibliothèque de la Société française d'Archéologie, vol. 6, Arts et Métiers Graphiques (Paris), 1975.

8. Marcel Aubert - Senlis. Cathédrale. Petites Monographies des Grands Édifices de la France, Laurens (Paris), sans date.

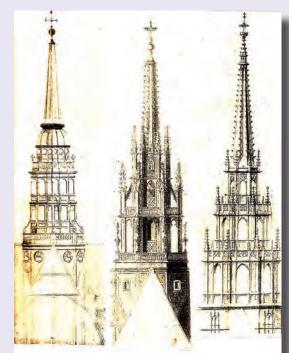
l'édifice était encore inachevé, lorsque les troupes du prince de Condé, en 1568, minèrent les piles de la croisée et firent abattre la grande flèche qui la surmontait, faisant s'écrouler le chœur. Les dégâts furent complétés par un incendie général. Ne survécurent que les chapelles absidales avec les murs latéraux des bas-côtés du chœur du XIIIe siècle, les façades romanes du transept et deux travées de la nef, accolées aux tours occidentales du XIIe siècle, avec leurs combles. Ces travées servirent de modèle pour la reconstruction de la cathédrale, en reprenant exactement le plan médiéval. En 1599, Henri IV, dans un esprit de réconciliation nationale, prit l'ouvrage en charge, laquelle incomba au trésor royal jusqu'à l'achèvement de l'église, sous Charles X 9.



La cathédrale d'Orléans, en cours de reconstruction, état en 1615 (d'ap. G. Chenesseau).

D'autres cathédrales souffrirent gravement des guerres de religion. Celle de *Saintes*, saccagée en 1568 par les troupes huguenotes du prince de Coligny, ne fut pas entièrement relevée par les restaurations, qui s'échelonnèrent de 1580 à 1585, en 1618, 1648-1676, 1677-1702 et 1843. De l'édifice bâti entre 1450 et 1498, il ne reste que la tour-porche et les fondations, ainsi que trois des neuf chapelles rayonnantes. Le niveau des grandes arcades, reconstruit, est surmonté par un modeste étage de baies hautes et des voûtes en lambris ¹⁰.

La cathédrale Saint-Etienne d'Agen, entreprise dans le style gothique rayonnant du nord de la France en 1272, était restée grandement inachevée. Elle disparut sous la Révolution et le titre de cathédrale fut transféré à l'église collégiale Saint-Caprais.



Trois des projets, parmi ceux dessinés pour la flèche de la cathédrale d'Orléans au XVII^e siècle (d'ap. Chenesseau).

Le capitaine huguenot Mathieu Merle se chargea en 1581 de détruire la cathédrale de Mende, en représailles du fait que la population ne pouvait réunir les 4 000 écus qu'il lui demandait pour aider les troupes du prince de Condé. On mit le feu à du bois accumulé dans l'édifice, dont les voûtes et les murs s'effondrèrent, sous l'effet de la chaleur. Les deux grandes tours ouest, toutefois, restèrent debout. La reconstruction fut effectuée de 1599 à 1605, sous l'épiscopat d'Adam de Heurtelou, en respectant le plan primitif, mais avec semble-t-il une ornementation plus modeste ¹².



Cathédrale
Saint-Etienne
d'Agen, état
au moment
de la Révolution,
après les ruines
des guerres de
religion (Fonds
Ancely-Dumège,
Bibl. Mun. de
Toulouse).

11. Jacques Gardelles - *Aquitaine gothique*. Picard (Paris), 1992. 12. Françoise Robin - *Mende, cathédrale Notre-Dame et Saint-Privat*. « Midi gothique de Béziers à Avignon », Picard (Paris), 1999, p. 246-257.

^{9.} Georges Chenesseau - Sainte-Croix d'Orléans, histoire d'une cathédrale gothique réédifiée par les Bourbons, 1599-1829. Champion (Paris), 1921, 3 vol.

^{10.} Yves Blomme - La cathédrale de Saintes. Picard (Paris), 2012.

L'actuelle *cathédrale de Montauban*, de style classique, fut élevée de 1692 à 1739, en remplacement de l'église médiévale détruite par les guerres de Religion.

La *cathédrale de Nevers* fut entreprise après l'incendie de 1211 qui endommagea l'église romane, dont subsistent toutefois le transept et l'abside occidentaux. Un nouvel incendie, en 1308, entraîna la démolition ou l'abandon du projet du transept gothique et la reprise complète du chœur oriental. Mais de gros dégâts ont été portés à l'édifice par les bombardements du 14-15 juillet 1944 (ils visaient la gare!), qui ont provoqué l'effondrement des voûtes du chœur, mais pas d'incendie ¹³.

Nous arrêterons ici les énumérations.

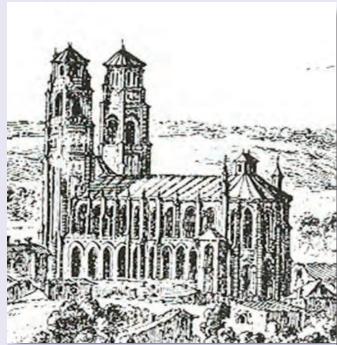
V. Quelques autres grandes églises incendiées

L'incendie des combles, quelle qu'en soit l'origine, a marqué des églises aussi importantes que les cathédrales : abbatiales, collégiales ou sanctuaires de pèlerinage en ont été les victimes tout aussi fréquemment. Nous n'en prendrons ici que deux exemples qui, comme à Reims, Noyon ou Verdun, signalent le rôle de la guerre dans ce genre de catastrophe.

La « grande église » *Saint-Nicolas-de-Port, à Varangéville*, fut construite de 1481 à 1550, à l'initiative du curé de la paroisse, Simon Moycet, et grâce aux ressources d'un pèlerinage prospère ¹⁴. Ses dimensions, semblables à celles de Saint-Etienne de Toul, et ses qualités architecturales en font l'équivalent d'une cathédrale. Cet édifice très homogène témoigne en outre des relations stylistiques entre la Lorraine, la Champagne et l'Ile-de-France à l'époque du gothique flamboyant. Une grande abside vitrée, comme à Toul, débouche sur une longue nef, recoupée par un transept peu saillant mais à deux vaisseaux. La façade ouest, à trois portails sculptés, est couronnée de deux hautes tours.

En 1633, la Lorraine devient le théâtre d'un violent conflit entre Français et Impériaux, auxquels se joignent des mercenaires suédois. Du 4 au 11 novembre 1635, Saint-Nicolas-de-Port, ville ouverte, est envahie par les soudards, saccagée, pillée et incendiée, sa population exterminée. L'église perd alors une partie de son mobilier intérieur, de ses vitraux anciens et ses cloches. Le feu a détruit entièrement les combles et au

moins les flèches en charpente sur les tours et peut-être une troisième dressée à la croisée. Il faudra beaucoup de temps pour réparer ces dégâts. Ils ne le furent d'ailleurs jamais complètement. Une gravure d'Isaac Sylvestre du XVII^e siècle nous montre de modestes pavillons sur les tours et des combles provisoires assez bas. Les tours furent coiffées par de médiocres petits dômes bulbeux, en charpente. Grâce au legs d'une riche américaine d'origine lorraine, en accomplissement d'un vœu, l'église a bénéficié d'une restauration générale dans les années 1990. Mais une partie du décor ancien n'a pas été rétablie malgré les amorces encore en place (arcatures, balustrades, pinacles), au nom d'une doctrine de restauration restrictive.



Basilique Saint-Nicoles-de-Port, d'après une gravure d'Isaac Sylvestre du XVII° siècle, montrant l'édifice sommairement restauré après l'incendie de 1635 (d'ap. M. Thiriet et al., 1979).

La *basilique de Saint-Quentin* s'est relevée de plusieurs incendies ¹⁵. L'église, construite en multiples étapes échelonnées de 1200 à 1510, est de dimensions intermédiaires entre les cathédrales de Soissons et de Reims avec, notamment, 34 m de hauteur sous clef. Son commanditaire l'a voulue comme l'équivalent

de Saint Nicolas en Lorraine. Connaissance et renaissance de la basilique de Saint Nicolas de Port, Rubrecht (Nancy), 1979; Andreas Förderer - Saint-Nicolas-de-Port, eine spätgotische Wallfahrtskirche in Lothringen, Förderer (Karlsruhe), 2004.

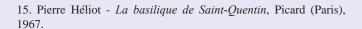
^{13.} Marcel Anfray - La cathédrale de Nevers et les églises gothiques du Nivernais. Picard (Paris), 1964.

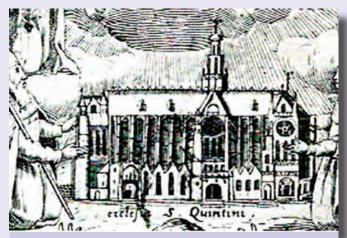
^{14.} Pierre Marot - Saint-Nicolas-de-Port : la grande église et le pèlerinage, Berger-Levrault (Nancy), 1963 ; Marcel Thiriet, Francis Roussel, Serge Saunier, Pierre Gérard et Alain Brix - La basilique

d'une église-mère, dans l'espoir d'obtenir un siège épiscopal, qu'elle posséda brièvement comme diocèse du Vermandois, avant son transfert à Noyon au début du VII^e siècle. Une forte tour-porche de la fin du XII^e siècle forme la façade occidentale, dont le projet de grand massif à deux tours ne dépassa pas le stade des fondations, en 1509. Outre une abside à déambulatoire et chapelles rayonnantes, l'église possède deux transepts, cas exceptionnel en France. A la croisée du grand transept, se dresse une élégante flèche en charpente.

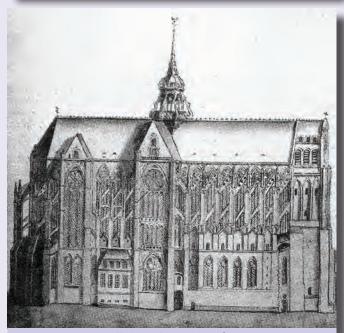
Le 11 avril 1545, la foudre frappa la flèche et l'incendie se communiqua à l'ensemble des combles car les cloches, situées dans le beffroi de la tourporche, furent fondues, les voûtes endommagées. Les réparations prirent fin en 1551. Le clocher fut rétabli à la croisée, sur trois étages en retraits successifs, le dernier couronné en petit dôme. C'est la négligence d'ouvriers ardoisiers qui communiqua le feu aux toitures du bras sud du transept, le 14 octobre 1669. Les combles furent consumés en totalité, ainsi que le clocher central et les corniches calcinées. La voûte de la croisée s'effondra. endommageant le jubé, la poutre de gloire et le mobilier intérieur. On rebâtit la flèche en 1676, on renouvela la voûte de la croisée en 1678, on monta en 1679 les deux pignons du grand transept, enfin, on rebâtit l'étage supérieur de la tour-porche en 1681-82.

Haut de 30 m à lui seul, le clocher central, trop fragile, dut être démoli en 1727. Il fut reconstruit en 1732, sous forme de lanternon encadré d'arcs-boutants en forme de consoles et coiffé d'un obélisque, qui fut abattu en 1793 au nom de l'Egalité. Mais le pire survint avec la Grande Guerre. Les bombardements alliés causèrent des dégâts dès avril 1917, puis incendièrent l'église le 15 août, consumant une nouvelle fois les grands combles, la flèche et le beffroi. Les voûtes du chœur et des deux transepts se sont écroulées ensuite. Les Allemands creusèrent des cavités à hauteur d'homme dans les piliers mais, pour des raisons inconnues, ne firent pas sauter l'édifice. Lors de la restauration du clocher, on le coiffa d'une flèche au lieu de la petite coupole précédente et le dernier étage de la tour-porche fut remplacé par un comble prolongeant celui de la nef, dans le souci de limiter les contributions post-gothiques à l'édifice





Basilique de Saint-Quentin, état vers 1560, gravure ancienne (d'ap. P. Héliot).



Basilique de Saint-Quentin, état vers 1800, d'ap. une gravure de l'album de la coll. Labouret (d'ap. P. Héliot).

VI. Remarques sur l'incendie de Notre-Dame de Paris

Au regard des données historiques sur les incendies de cathédrales et grandes églises, quelques remarques s'imposent sur la catastrophe du 15 février 2019. Les similitudes avec les cas antérieurs sont tout à fait frappantes.

Notons tout d'abord avec quelle rapidité le sinistre s'est déroulé. Quelques heures ont suffi pour faire disparaître toutes les parties en bois coiffant l'église. A minuit, il n'en restait rien. Cette rapidité



Incendie de Notre-Dame de Paris, 15 avril 2019 (photo. Agence France-Presse).



Incendie de Notre-Dame de Paris, chute de la flèche embrasée (photo Agence France-Presse).



Incendie de Notre-Dame de Paris, embrasement de la charpente, après celle de la flèche (photo Agence France-Presse).



Incendie de Notre-Dame de Paris (photo agence France-Presse).

caractérise tous les incendies, pour autant qu'ils soient documentés, depuis le début de l'époque médiévale jusqu'à l'embrasement des toitures de la cathédrale de Nantes, en 1972. Trois raisons à cela : l'altitude et la très bonne ventilation du feu par le vent, l'impuissance des sauveteurs et l'accumulation de gaz à haute température dans les premiers moments, à l'intérieur des combles.

L'impuissance des sauveteurs a été patente. Il n'y avait pas de colonnes incendie (peu de cathédrales, en France, en sont d'ailleurs pourvues...). La seule grande lance capable de monter à plus de 30 m avait disparu de Paris depuis plusieurs années. La température empêchait toute approche directe par les pompiers. Cette impuissance n'est pas chose nouvelle. Avant le XIXe siècle, on ne disposait d'aucun moyen d'éteindre un feu gigantesque et l'on assistait en spectateur à la catastrophe. Mais au XXIe siècle, une telle impuissance a de quoi surprendre. Elle laisse supposer une forte carence de la prévention.

Certes, on s'active, dans des catastrophes de cette ampleur. Notons, par exemple, que lors de l'incendie de la flèche de la cathédrale d'Amiens, en 1528, la population s'est portée en masse au secours de l'édifice, prostituées en tête - car cette obligation leur était faite par la loi - pour couper la toiture autour de la flèche en feu. Les combles ont été épargnés, la flèche s'étant effondrée sur elle-même. Lors de l'incendie de Notre-Dame de Paris, les pompiers ont évacué un maximum d'œuvres d'art, tant que le sinistre autorisait cette opération délicate et risquée. Partout ailleurs, on fit de même, d'après les témoignages historiques. Les reliques, les vases sacrés, le trésor, les châsses, tableaux, statues, représentaient un bien aussi précieux que l'église cathédrale elle-même.

À Paris, l'action des pompiers s'est portée à titre préventif sur les tours. Les charpentes des beffrois risquaient en effet d'être gagnées par l'incendie par l'intermédiaire des escaliers, qui étaient en bois et non en métal (!), et avaient commencé à brûler. Un début d'incendie dans la tour nord fut maîtrisé, non sans mal. Les cloches nouvelles abritées par celle-ci, ont ainsi échappé à la fonte. Dans une majorité des incendies de cathédrales, ce dégât n'a pu être évité. Les cloches se sont ainsi liquéfiées à Senlis, Châlons, Reims (tour nord en 1914), Toul, Rouen (tour Saint-Romain), Verdun, Saint-Quentin, Evreux..., pour ne prendre que quelques exemples.

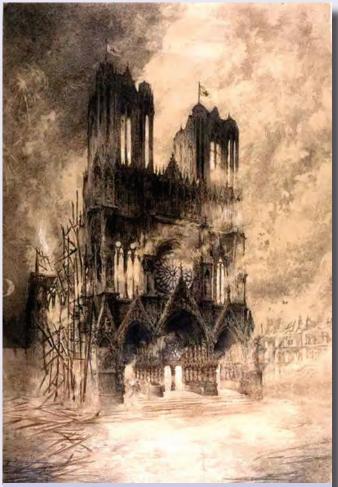
L'embrasement de la flèche de Notre-Dame de Paris et ses conséquences n'ont fait que répéter un phénomène que l'on a connu maintes fois précédemment, hélas. De par sa chute, les voûtes de la nef ont été

crevées sur l'ampleur d'une travée et celles du bras nord du transept, lors de l'effondrement de ses combles. À Châlons, ce sont les voûtes de l'abside, entrainant avec elles celles de la crypte romane, qui ont été abattues par la flèche embrasée. Dans le cas de la cathédrale de Senlis, en juin 1504, les voûtes ont été calcinées au point d'exiger leur réfection complète. A Troyes, les voûtes ont résisté, mais elles ont été percées en un point du chœur, avec dégâts aux stalles. A Saint-Quentin et Amiens, la voûte de la croisée fut crevée. De même qu'à Chartres et à Metz, à Reims, l'épaisseur des ogives et la robustesse générale de l'édifice ont évité qu'en 1481 puis en 1914, l'incendie gagne l'intérieur. On imagine l'état de la cathédrale d'Amiens, aérienne et frêle, si sa charpente s'était embrasée en 1528. Ses voûtes n'auraient sans doute pas résisté.

Fort heureusement, le percement des voûtes et la chute des bois en feu n'ont pas, à Notre-Dame de Paris, propagé l'incendie à l'intérieur au point d'empêcher les pompiers de limiter ses effets et de sauver des œuvres. Dans la plupart des catastrophes antérieures au XIXe siècle, l'intérieur de la cathédrale a été gravement touché, parfois totalement. A Châlons-en-Champagne par exemple, tout ce qui était inflammable a disparu : orgue, stalles, jubé, autels... Les pires dégâts à rappeler sont ceux perpétrés par les Réformés à la cathédrale d'Orléans, en 1568 (voir plus haut). La haute flèche qui se dressait, partie en pierre, partie en bois, sur la croisée, dépassait un peu les 100 m. N'oublions pas d'autres grands édifices ayant suivi un sort similaire durant les guerres de religion. Or le feu, dans tous ces cas de destruction volontaire, a été l'auxiliaire le plus puissant des fanatiques.

Reste la question des causes de l'incendie de Notre-Dame de Paris. Comme toujours en France, lorsqu'il s'agit d'évènements susceptibles de faire scandale, la discrétion est de rigueur sur l'enquête. Des témoignages divers et fort crédibles ont filtré sur des insuffisances de la sécurité, qu'il s'agisse d'installations électriques dans les combles (où leur présence est interdite) ou de la surveillance de l'édifice par une entreprise spécialisée. Ni le feu du ciel, ni la guerre n'étant en cause, l'un des trois facteurs principaux qui se partagent, dans l'histoire des incendies, l'origine de ce type de catastrophe, est ici relativement facile à identifier : la négligence ou l'imprudence.

On peut à bon droit affirmer que si les responsables de l'édifice, en particulier dans les services de la Culture et des Monuments Historiques, avaient été moins ignorants des incendies de cathédrales dans l'Histoire, les mesures préventives auraient été plus

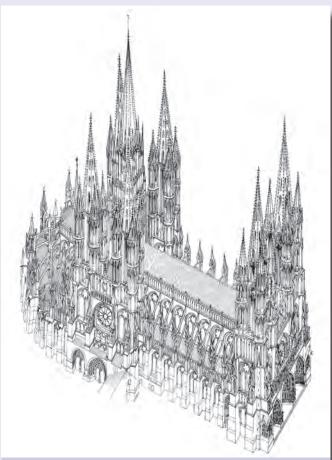


Incendie de la cathédrale de Reims, le 19 septembre 1914, dessin d'Emile Boussu (Bibliothèque Carnegy, Reims).

conséquentes et les moyens de lutter contre l'incendie moins dérisoires. Mais tout reste à faire pour les autres cathédrales de France. Il existe ici et là des colonnes-incendie. On pratique désormais régulièrement des exercices contre le feu, à titre préventif, dans quelques grandes cathédrales. Mais les équipements nécessaires les plus efficaces sont coûteux et la plupart du temps absents. Et le budget du Patrimoine est, depuis toujours et plus que jamais, insuffisant.

VII. Epilogue

La constance ou la répétition du processus de déroulement des incendies de grandes églises médiévales ressort clairement d'une enquête, même peu approfondie, à travers les documents historiques. Dans un cas sur trois, la guerre est à l'origine de la catastrophe. Dans un deuxième cas sur trois, c'est la foudre qui en est la cause. Mais, pour le tiers restant, on peut s'étonner du fait que



Cathédrale de Reims, essai de restitution du projet d'achèvement de l'église, avec sept flèches (A. Villes, del.).

c'est l'entretien d'un fourneau dans les combles, voire le feu d'un chalumeau, qui ait provoqué l'incendie. Dès avant celui de 1481 de la cathédrale par des couvreurs négligents, le chapitre de Reims avait interdit le maintien d'un foyer quelconque dans les hauteurs de l'église. Peine perdue...

Constatons aussi que le feu, provoqué le plus souvent par la guerre, a été suivi par la reconstruction de presque toutes les églises, du VIIe au début du XIIe siècle, dans l'Occident chrétien. Mais entre 1150 et 1250, l'incendie devient si fréquent et dans un contexte peu marqué par les conflits, que l'on se demande s'il n'a pas été provoqué, plus d'une fois, par le commanditaire lui-même, dans le but de rénover l'édifice, de susciter la générosité et de faciliter la démolition de l'église condamnée, car jugée démodée ou insuffisante. On sait qu'à Cologne, en 1248, ce sont les chanoines qui ont commandé l'incendie du chœur, selon une technique

éprouvée lors des sièges militaires. Mais le feu ne fut pas maîtrisé et gagna toute la cathédrale carolingienne, qui était plafonnée.

Quant à l'impuissance des secours si patente et si actuelle encore aujourd'hui, espérons – à défaut d'avoir encore eu connaissance de mesures radicales nouvelles – que les leçons, dans ce domaine, seront tirées de la catastrophe du 15 avril 2019. Mais le budget du patrimoine, au plan national, est très insuffisant. A quand une décision politique à la hauteur des risques subsistants ?

Le dernier constat qu'impose le sinistre panorama des incendies de cathédrales et grandes églises à travers l'histoire est le suivant : hormis assez récemment la cathédrale de Nantes, après celles de Noyon, Reims, Verdun, Nevers, Evreux, Rouen et Toul, l'incendie des combles ne s'est pas traduit par des transformations importantes de l'église. Mais dans beaucoup de cathédrales, le sinistre a débouché, par l'intermédiaire d'embellissements et modernisations, sur une altération considérable de la substance médiévale de l'édifice. Ce fut le cas, notamment, de la cathédrale de Châlons-en-Champagne, dont l'aspect initial, altéré après l'incendie de 1668, a été restitué, mais en partie seulement, par les restaurations du XIXe siècle. Ce fut, notamment, au détriment de deux belles flèches en pierre, très originales et d'une grande beauté, qui étaient jugées trop peu gothiques et surtout avaient été mal restaurées dans un premier temps, avant un démontage qui se termina par la disparition des matériaux, vers 1900... La cathédrale de Verdun est, entre toutes, celle qui fut le plus fortement transformée, pour ne pas dire défigurée, après l'incendie de 1755, nonobstant la qualité de son travestissement baroque.

Il semble que rien de ce genre ne guette, malgré diverses images plus ou moins fantaisistes (et certaines monstrueuses, à des fins sans doute seulement publicitaires) parues dans les *medias*, Notre-Dame de Paris, dont on nous a enfin annoncé la décision, prise en haut lieu, de rétablir la flèche de Viollet-le-Duc, telle qu'elle était avant l'incendie, alors que l'on avait évoqué l'hypothèse de la remplacer par un ouvrage d' « art contemporain ».

Mais combien d'autres grandes flèches ont disparu, hélas, non pas toujours par suite de la Révolution, mais aussi souvent du fait des incendies : Bourges, Orléans, Troyes, Châlons-en-Champagne, Reims, Quimper... Celle de Soissons fut emportée par un ouragan. Le défaut d'équilibre n'est responsable de la disparition que dans le cas de la cathédrale de Beauvais, dont la flèche s'effondra en 1573, après avoir été, quelques années seulement, la plus haute de la chrétienté (153 m)! La Révolution a abattu celles de Paris et Sens, mais respecté celles d'Amiens et Strasbourg (celle-ci coiffée d'un grand bonnet phrygien, en fer, pour narguer les émigrés de l'autre côté du Rhin !). Le XIXe siècle a rétabli celles de Paris, remplacé, celle, défectueuse et déjà plusieurs fois reconstruite, d'Orléans, mais la plupart sont aujourd'hui manquantes.

Il reste à espérer que la surveillance, la prévention et l'équipement nécessaires nous évitent désormais la disparition de charpentes médiévales ou anciennes insignes et la dégradation de grandes églises par incendie accidentel ou provoqué par un attentat.

Alain VILLES

POUR CORRESPONDRE AVEC NOS AUTEURS:

Alain VILLES

villes.alain@orange.fr

Annie WARIN

annie.warin1@sfr.fr

Cercle d'Etudes Locales du Toulois

celt.toul54@hotmail.fr

Musée de Toul

<u>musee@mairie-toul.fr_ou</u> helene.schneider@mairie-toul.fr

ou en écrivant à Etudes Touloises, 1 rue du Pré-Saint-Mansuy, 54200 TOUL

etudes.touloises@gmail.co